

LE ZIG ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Paraissant tous les Dimanches

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

RÉDACTEUR EN CHEF :

AYME DELYON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

35, RUE MOLIERE, 35

ABONNEMENTS :

Toute la France : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

M. J.-J. GOUDET, fabricant d'enseignes, 9, rue Constantine reçoit nos correspondances.

SOMMAIRE

L'Œuf de Pâques. — Chez M. Pasteur, croquis à la plume, Max Claudet. — Les Loges des actrices célèbres. Nantes Lyrique. — Cinquième Visite à l'exposition des Arts des Arts. Marius Colomb. — Nouveaux en Zig-Zag. — A M. Marius Colomb, crit que au Salon. M. H. — Suppléments. — Vo agus, Mairin. — A Mademoiselle Anaïs P., Guillaume Magnin. — Chant Gaulois, Emile Colombain. — Le soir, Constance M. — Portraits graphologiques, Emile Danoy.

L'œuf de Pâques

Pendant la semaine précédant Pâques, paraîtra notre nouveau recueil. Ses pages sont ouvertes à nos collaborateurs, moyennant 15 centimes la ligne, en payant les titres, dédicaces, épigraphes et signatures, vers ou prose. Nous prions les personnes qui veulent y participer de nous envoyer leurs pièces au plus tôt, afin qu'il n'y ait pas de retard dans l'édition. Une fois l'impression commencée, nous serons forcés de refuser les retardataires. Les premiers arrivés seront placés les plus avantageusement.

Nous avons déjà des choses fort spirituelles. Ce petit recueil fera partie de la bibliothèque du Zig Zag et sera illustré de plusieurs belles gravures. Après sa publication, s'ouvrira notre 3^e concours.

Paiements en mandat ou timbres de 15 centimes et au-dessous.

CHEZ M. PASTEUR

Croquis à la Plume

Un de nos amis qui connaît particulièrement M. Pasteur, adresse à l'Express le récit suivant d'une visite qu'il a faite à l'illustre savant :

Le public se fait toujours une fausse idée d'un grand homme. Le voyant sur un piédestal, il le juge mal. Aussi ai-je pensé intéresser vos lecteurs en parlant de la vie intime de notre illustre chimiste Louis Pasteur.

En quittant la gare d'Arbois, après avoir passé quelques maisons du faubourg de Couturette, on trouve un pont en pierre jeté sur la jolie rivière de la Cuisance; sur votre droite, un peu en contrebas de la route, vous apercevez une maison à deux étages, remise à neuf depuis peu, une grille en fer toujours ouverte vous laisse pénétrer jusqu'à une porte sur laquelle vous lisez inscrit : Louis Pasteur. C'est dans ce lieu que le grand savant vient passer ses vacances avec sa nombreuse famille.

Par une belle matinée d'automne, je sonnai à cette porte, et je pénétrai dans une grande antichambre des plus simples; au fond de la pièce, près d'une porte vitrée qui donne sur le jardin, on aperçoit sur un socle le buste de mon maître Perraud, l'ami de la maison.

Une domestique me fit monter au premier étage, vaste laboratoire. Sur les murs, on voit des fleurs peintes par le fils de M. Pasteur. Encore un escalier à gravir et j'arrivai dans une chambre sans autre ornement qu'un rayonnage bondé de livres; en entrant, j'aperçus, derrière une grande table chargée de papiers, le grand savant coiffé d'une petite toque, comme l'a dessiné le peintre Billot. Il était en train de travailler; il m'accueillit avec une bonne poignée de main : « Je vous attendais », me dit-il; et se tournant vers un jeune homme qui venait de cesser d'écrire sur une petite table, et me le désignant de la main : « Monsieur Vallery-Radot, mon gendre, Vous voyez, ajouta-t-il, quoiqu'en vacances, je travaille toujours, je n'ai pas un moment à moi; je suis en train de faire des recommandations à ma mission d'Égypte qui vient de partir pour étudier le choléra; tout cela me tracasse, je n'en ai pas dormi cette nuit, j'y pense continuellement, je vais terminer. En attendant, je vous laisse avec mon gendre, vous ferez plus ample connaissance, car vous ne vous étiez pas encore rencontrés, ni ici, ni à Paris. »

Vallery-Radot est jeune, la figure franchement ouverte; aussi est-on vite à son aise avec lui. Nous nous accoudâmes sur la fenêtre. Je lui fis compliment de ses œuvres, le *Volontaire d'un an* et l'*Étudiant d'aujourd'hui*, qui est mieux encore. Je lui demandai si nous verrions bientôt quelque chose de lui; il m'annonça pour la fin de l'année un volume où il expliquerait aux gens du monde les grandes découvertes de son beau-père, car il faut l'avouer à notre honte, nous serions bien embarrassés de dire ce que c'est que la *dissymétrie moléculaire*, l'*acide racémique*, la *vie sans air*, les *racines virulentes*. J'applaudis à cette bonne et heureuse idée; je l'engageai fort à ne pas oublier l'homme privé qui mérite tant d'être connu.

Pour ne pas troubler par notre conversation M. Pasteur, nous allâmes faire un tour dans le jardin se trouvant derrière la maison qui est bordée par la rivière; bientôt Mme Pasteur vint nous rejoindre bonne et affable comme d'habitude, puis vinrent se grouper successivement trois charmantes et jolies femmes, la fille, la belle-fille et la mère de M. Pasteur qui arrivait nous rejoindre, il ne manquait plus que son fils; nous finîmes par le découvrir assis sur une pierre, au milieu de la rivière, tirant le portrait de trois belles maisons qui se trouvaient de l'autre côté de l'eau, sa toile



entre les jambes, sa palette à la main, il oubliait son ambassade et sa position hasardée sous une maison d'où il aurait pu recevoir sur la tête.....

Bientôt on sonna le déjeuner. « C'est une cloche que j'ai fait placer hier, me dit Mme Pasteur, j'avais du mal à réunir tout mon monde, ils sont toujours aux quatre coins de la maison » Nous passâmes dans la salle à manger qui communique au jardin par un escalier.

Il est difficile de se faire une idée de l'entrain de cette réunion de jeunes gens. M. et Mme Pasteur n'en sont pas les moins gais, aussi que de francs éclats de rire. « Il n'y a que la jeunesse, me disait M. Pasteur, c'est tous les jours comme cela, chez nous, aussi les gens d'Arbois qui passent sur le pont et qui nous entendent s'arrêtent en ouvrant de grands yeux. »

— Ils croient sans doute qu'un grand savant est toujours grave et solennel comme un maître d'école, ajoutai-je en riant.

Le déjeuner fini, on passa au salon, une vaste pièce aux murs tendus d'étoffe sombre, un billard et sur la gauche une cheminée, à droite un petit tableau près de la glace, représentant une vue d'Arbois, par le fils Pasteur, sur le mur d'en face, dans une belle place, est accroché un plat de faïence de votre serviteur. Nous finîmes plusieurs parties de billard en fumant où je me laissai battre, étant médiocre joueur.

Pendant que nous prenions le café, une bonne nous amena la petite Camille Radot et les deux petites nièces de M. Pasteur, trois charmants bébés roses et blonds; rien n'était plus drôle de les voir s'embrasser et jouer sur le tapis, la petite-fille de M. Pasteur alla chercher une boîte de bonbons, et, avec son air timide et embarrassé, voulut en faire les honneurs à tout le monde.

En regardant ces trois charmants enfants, on voyait briller, dans les yeux du grand-père, toute sa joie et son affection.

— Que c'est gentil, les enfants, me dit-il, cela me rappelle une petite fille qui m'a offert un bouquet à Dôle, le jour qu'on a posé une plaque sur la maison où je suis né, elle m'a écrit ce matin une ravissante lettre où elle me dit : « Vous m'avez embrassée si fort, oh! mais si fort, que je vous l'envoie. » Est-ce assez touchant!

Quelques visites arrivèrent et le salon fut bientôt comble. Aussi l'après-midi passa vite, l'heure du train approchait, il me fallut songer à quitter cette maison si hospitalière et ses habitants si aimables.

— Au revoir, me dit M. Pasteur en me tendant la main, j'attends de Lyon mon beau-frère, M. Loir, et d'autres parents; nous irons tous ensemble vous voir à Salins, nous serons une vingtaine, ce sera une vraie invasion.

— Pas de Barbares, répliqua en riant Vallery-Radot. Voilà, lecteurs, la vie intérieure de la famille Pasteur, toute remplie de respects, d'affection, de dévouement pour le grand savant qui est si bien et si simple. Je n'ai plus qu'à fermer la fenêtre que je vous ai ouverte un peu indiscrètement, vous le connaissez à présent aussi bien que moi.

MAX CLAUDET.

LE SOIR

Rien ne plaît à mon cœur comme le doux silence
Qui tombe, avec le jour, dans les chemins déserts,
Mystérieux et pur. Le peuplier balance
Son front plus mollement dans le souffle des airs.
L'astre des nuits répand sa blancheur, sa lumière,
Le fleuve, moins bruyant, traverse les roseaux,
L'herbe, en tapis épais, se penche sur la terre
Et les bois sont peuplés par des rêves d'oiseaux.

Ce calme auguste et saint qui remplit la nature
Me fait tout oublier. Monda où je suis si peu,
Je laisse éteindre ici tes yeux, ton murmure,
Je vis d'espoirs lointains, perdus dans le ciel bleu.

Vous pouvez m'arracher la liberté, la vie,
Vous pouvez m'accabler de vos injustes lois,
Je céderai sans lutte aux fureurs de l'envie,
On ne doit mourir qu'une fois.

Mais, d'un corps opprimé, l'âme quittant les voiles
Cherchera, dans l'azur, la paix et l'équité,
Dieu la fera briller, sur la voûte d'étoiles,
Au seuil de l'immortalité.

6 Février. Constance M...

A Mademoiselle X...

SONNET

Vous m'avez dit : J'ai lu vos poèmes charmants,
Où votre noble esprit avec talent s'exprime;
Vous accordez très bien la raison et la rime
Qui causaient à Boileau tant de cruels tourments.

L'avenir vous sourit comme un jour de printemps;
Dirigez-vous toujours vers l'horizon sublime
Et vous verrez bientôt, d'une voix unanime,
Les peuples proclamer vos succès éclatants.

A cela, je réponds : Que t'importe, ô fillette,
Les glorieux lauriers qu'on décerne au poète?
Puisque mon tendre cœur ne bat plus que pour vous.

A mon ambition, votre amour doit suffire;
Quand je ferai vibrer les cordes de ma lyre,
Qu'un baiser soit le prix de mes chants les plus doux.

Guillaume Magnin

LES LOGES DES ACTRICES CÉLÈBRES

On appelle *loge*, en termes dramatiques, une petite chambre de quelques pieds carrés, dans laquelle chaque artiste s'habille et se retire lorsque la pièce représentée ne sollicite pas sa présence. C'est là que se rendent le coiffeur, l'habilleuse, le costumier, l'auteur tremblant et le directeur patelin. La loge de l'artiste en vogue est la salle du trône au théâtre.

Il nous semble curieux de réunir ici la physionomie des loges d'artistes de Paris. Dans ce temps d'observation et d'analyse, tout sert, tout tourne au profit des mœurs, car en voyant les choses de près on apprend à les apprécier à leur valeur.

La loge de Mme Gueymard, de l'Académie impériale de musique, fut la même qu'occupait longtemps notre pauvre Falcon. Mlle Falcon on avait fait un petit palais : riche tapis, pendule gothique, psyché à incrustations d'or, sofa en velours bleu, tentures en satin de même couleur, rien n'y manquait ; Cornélie Falcon avait voulu accomplir une métamorphose dans les mœurs théâtrales ; sa loge n'était pas une loge, mais un véritable salon. C'est là que se réunissaient, pendant l'entr'acte, Nourrit, ce grand ténor que l'Italie nous a rendu mort... Levasseur, l'inimitable Bertram de *Robert-le-Diable*, qui, lorsqu'il quitte son rôle satanique, est bien le plus charmant homme que l'on connaît ; Lafond, ce chanteur si gracieux, cet artiste si modeste, qui descendit trop jeune dans le tombeau. Combien de fois Taglioni, la légère sylphide, n'a-t-elle pas été prendre dans cette loge la limonade gazeuse qu'elle affectionnait tant ; combien de fois Mme Damoreau n'a-t-elle pas été se reposer dans ce délicieux refuge ?

Hélas ! aujourd'hui tout est changé !... Falcon a perdu sa voix et s'est vu obligée de donner des leçons de chant aux enfants de quelques millionnaires de Saint-Petersbourg... Mme Stolz, qui hérita de la loge, renvoya les tapis, les glaces, les tentures, les objets de luxe qui garnissaient cette loge si riche de souvenirs ; elle la tendit en velours sombre, et Mme Gueymard, simple comme une bonne ménagère, s'est contentée du miroir doré, de la table à toilette et des quatre chaises de crin que l'on y voyait en dernier lieu au théâtre de la rue Lepelletier.

La loge de Mme Marie Battu, sans être meublée avec magnificence, possédait cependant un confortable de bon goût. Cela n'est pas étonnant ; quoique artiste distinguée, Mlle Battu avait appris de bonne heure les soins que toute femme doit avoir de son intérieur ; aussi sa loge était-elle blanche et propre comme le parloir d'une lady de Londres ou la cuisine d'une Hollandaise. C'est là que la gentille Isabelle de *Robert-le-Diable*, la brillante Eudoxie de la *Juive*, recevait ses amis.

Mlle Fioretti n'avait pas de loge à elle, nous assure-t-on : la loge qu'elle occupait lorsqu'elle jouait servait au besoin, et en son absence bien entendu, aux cantatrices de Taisy, Hamackers, Dameron et Gondfrend, jeunes fauvettes auxquelles il ne manquait que quelques printemps de plus pour pouvoir rivaliser avec le rossignol. Mme Marie Sax avait une loge fort exigüe où l'on était mal à l'aise ; le reste du corps féminin de la troupe chantante se réfugiait tant bien que mal au foyer des Dames choristes.

Qui le croirait ! La danse a des privilèges en fait de loges ; Fanny Elssler possédait une loge charmante, vaste, grande, aérée, dominant sur la cour de l'hôtel de l'Opéra : deux grands laquais en livrée en gardaient l'entrée. C'est là, que Fanny et Thérèse Elssler s'habillaient : là, pas de tapis soyeux, mais de la craie partout, de la craie sur la table, sur le plancher, sur la toilette, car la craie est l'accessoire indispensable de toute danseuse, qui en frotte ses semelles pour éviter les faux pas.

On raconte qu'un jour Burat de Gurgy, l'auteur du *Diable boiteux*, entra chez Fanny Elssler :

— Mon cher Burat, lui dit Fanny, je suis furieuse ; j'ai mon pas à danser et le corps de ballet m'a volé ma craie.

— Quoi, vous croyez ?

— Sans doute, j'en ai fait demander partout, à Nathalie, Fitz-James, à Noblet et à sa sœur, elles disent n'en pas avoir ; c'est une conspiration, voyez-vous, pour m'empêcher de bien danser. Eh bien ! monsieur Burat, vous m'en trouverez de la craie, n'est-ce pas ?

— Mais, ma chère demoiselle, dit M. Burat de Gurgy, je ne sais où en prendre.

— Partez, reprit vivement la danseuse, je la paierai ce que vous voudrez ; vous avez un quart d'heure à vous avant le lever du rideau, je vous attends.

Il était onze heures... tout était fermé. M. Burat de Gurgy se trouvait fort embarrassé pour trouver cette craie tant désirée.

Pourtant, il revint et en rapporta vingt morceaux, mais il paraissait un peu gai.

— Ah ! s'écria Fanny Elssler, combien vous dois-je ?

— Dix petits verres, répondit le poète, car j'ai été obligé d'entrer dans dix cafés pour voler cette craie.

L'aimable auteur avait dévalisé tous les cafés de la craie qui sert à frotter le bout des queues de billard !

La loge de Mme Damoreau, à l'Opéra-Comique, est demeurée longtemps vide, nous assure-t-on. Serait-ce que personne n'avait osé avoir l'air de la remplacer ? Le souvenir de la grande cantatrice effrayait-il la chanteuse qui débutait ? Nous n'en savons rien. Ce que l'on nous garantit, c'est que Mlle Caccia elle-même a refusé de l'occuper, sans doute par respect pour celle qui fut longtemps son modèle. En dernier lieu, la loge de Mme Damoreau fut occupée par Mlle Cicco.

La loge de Mlle Julia Grisi, au Théâtre-Italien, était toujours garnie d'une provision d'œufs crus. La célèbre cantatrice en

avait un avant d'entrer en scène, pour attaquer son grand morceau. Celle de Mme Persiani contenait de l'eau-de-vie dont elle se servait pour raffermir sa voix.

M. Raphaël Félix avait fait placer dans la loge de la tragédienne du Théâtre Français un lit de repos ; c'est là que la jeune interprète de Racine et de Corneille se reposait, après avoir recueilli les applaudissements du public. Elle y fut longtemps accompagnée de sa mère ou de sa sœur Sarah. Pauvre Rachel ! ce lit est aujourd'hui une relique du théâtre !..

Que dire des loges des actrices des théâtres du second ordre ? A part le Vaudeville, le Gymnase et le théâtre des Variétés, qui ont eu le bon goût de réserver aux femmes de leurs troupes des locaux à peu près convenables, les autres directeurs ne se sont pas mis en frais.

(Nantes Lyrique.)

Cinquième Visite

A L'EXPOSITION DES AMIS DES ARTS

J'ai trouvé, mes amis, le mot de l'Exposition, digne d'être découvert par certains agités. Notre Salon est tout simplement un mandement de carême. Ceci appert d'abord du baste de Mgr Caverot ; puis, d'une masse de fruits, de légumes, de poissons, sans compter les arrivages de nombreux bateaux de pêche, et toutes les maigreurs et toutes les mauvaises mines. Va donc pour cette Exposition de carême prenant, mais sans nous engager pour les années suivantes, comme dit le dispositif de Monseigneur. Un portrait d'enfant avec son chien, reminiscence de l'Ecole espagnole ; mais l'enfant n'est pas un Infant, le peintre n'est pas un Velasquez ; et quant au chien, on n'a jamais vu son pareil nulle part, si ce n'est dans le Gévaudan.

Comme la peinture de Pontius-Cinier paraît crue, dépourvue de son glacis ordinaire d'ocre jaune et de rose pâle.

Un page, avec des jambes en doigts de gants, a le privilège d'être remarqué de la foule, comme tout ce qui est de mauvais goût. Ce n'est ni élégant, ni spirituel. Ce ne sont même point là les proportions de l'enfance, ni de l'adolescence ; puis, ces sujets se traitent en pochade et ne se blaireautent pas. Je lui préfère un petit page de pendule, il est vrai, costume Henri II, de Mesdames de Tencin et de Genlis, digne pendant d'un autre tableau représentant, aussi sur un fonds de dessous de bois, une dame en costume tantes du roi. Cela rappelle agréablement ces gravures de l'*Almanach des Grâces* du temps de la Restauration.

Je reviens à la statuette de saint François d'Assises, un peu maniérée, dans le goût du XVIII^e siècle, mais à laquelle je donne la préférence sur le saint François d'Assises bien connu, attribué à Alonzo Cano, et qui n'est point du tout dans sa rigidité ascétique le *fra gaudente* de la tradition et des *fioretti*.

Vous saurez que j'ai revu ma petite femme en sucre rouge, contre un mur, à côté de Gingenne ; elle tient une cafetière : c'est l'affiche du chocolat à la minute. Frais d'annonce à percevoir.

(A suivre)

Marius COLOMB.

Nouvelles en Zig-Zag

Extrait de l'*Union de Nice* :

Le prince, la princesse de Galles et leur suite sont arrivés à Nice.

Le maréchal Mac-Mahon et son fils se proposent de rester ici quelques semaines. Le maréchal a écrit son nom sur le livre d'or de l'Exposition.

Le comte Guillaume de Bismarck a été attiré de même par l'Exposition.

On s'occupe avec activité, à Cannes, d'une bataille de fleurs qui aura lieu à la mi-carême. De nombreuses adhésions arrivent au comité, et tout fait prévoir un éclatant succès.

On annonce comme certain le mariage projeté entre le prince Joachim-Napoléon Murat et Mlle Cécile-Marie-Michaela Ney, fille du duc d'Elchingen, aujourd'hui duchesse de Rivoli. Le prince Murat est le même officier de cavalerie en garnison à Lyon qui vient de prendre une part aussi active que courtoise au dernier raillye papiers de Jonage à Lyon.

Le nouveau traité conclu avec la Compagnie des allumettes chimiques assure au Trésor, en 1885, une recette de un million de plus qu'en 1884.

La vente de charité au profit des écoles catholiques de Lyon aura lieu les 24 et 25 mars, de 1 à 10 heures, chez le marquis de Salvart-Bellenave, rue Saint-Joseph, 2, au rez-de-chaussée.

Ce vaste et magnifique local, offert gracieusement par son propriétaire absent, a paru mieux disposé pour les dégagements que les salons de l'hôtel Bellecour.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

On insère toutes pièces bien faites, ni religieuses ni politiques ; Les non-abonnés paieront 5 cent. la ligne de vers ; pour la prose, ligne de cahier ecclésiastique ordinaire, les abonnés paieront 5 cent. les deux lignes. Les collaborateurs non abonnés reçoivent 2 journaux, gratis, le jour de leur insertion ; les collaborateurs abonnés en reçoivent trois, gratis. Le *Zig-Zag* et la *Mariageuse* se trouvent entr'autres au kiosque de la Fricole et angle de la rue Laurencin et du quai de la Charité.

A MONSIEUR MARIUS COLLOMB

Critique au Salon

Anch'io son pittore!

Ami, rends grâce au Ciel si sa volonté sainte
M'a refusé le don d'étaler une teinte,
J'aurais voulu prouver (sans prendre un air altier),
Que tu n'exerçais pas mieux que nous ton métier.
Quelque rapin rêveur, dans sa pauvre défroque,
Est peut-être abruti de ton style... baroque.
Mais, un vieux loup de mer ne laisse pas son œil
Changer une outre enflée en redoutable écuil.
Je l'entends s'écrier sur un ton débonnaire :
« Eh ! que diable allait-il faire en cette galère ?
« Pourquoi ne pas rester au logis, digérant
« Sa bile, et, par surcroît, les mets du restaurant ?
« Un journal à la main, une pipe à la bouche,
« Sans vergogne, au besoin, s'allongeant sur sa couche,
« D'un regard alourdi parcourant le Salon,
« Rien ne l'obligeait donc à lever le talon !... »
— Ah ! c'est trop demander à l'humaine nature.
Chacun de nous veut faire, en ce monde, figure ;
Et tel prendra la plume à défaut du pinceau
Qui sur son front eût vu d'un grand talent le sceau.
Enfin, puisqu'il t'a plu d'entrer dans la carrière,
C'est au risque, après tout, d'y baiser la poussière....
Je veux écrire, *anch'io!*... Muse ! conduis ma main.
Nous resterons, ami, sur ton propre terrain.

(A suivre.)

M. II.

SUPPLICATIONS

*A Mademoiselle ****

Je t'aime à la folie,
Ange au doux regard bleu.
Réponds, je t'en supplie,
Veux-tu m'aimer un peu ?

Veux-tu rendre à mon âme
L'ivresse et les plaisirs,
Une céleste flamme
Et de secrets desirs ?

... Oh ! dis-moi que tu m'aimes,
Ou que tu veux m'aimer.
Dis-moi ces doux poèmes
Qui sont faits pour charmer.

Dis-moi qu'à la nuit close
Je pourrai, tendre amant,
Baiser ta lèvre rose,
T'adorer follement...

Louis CHABERT.

CHANT GAULOIS

A mon ami Emile QUINÉ.

Du fond de ses forêts, comme une vague noire
Un peuple conquérant s'avance avec fierté,
Il se dresse en vainqueur sur notre territoire
Et vient prendre nos biens et notre liberté.
Vite nos boucliers, déployons nos bannières,
Défendons le pays, le pays est sacré,
Repoussons l'ennemi bien loin de nos frontières,
Que le dernier d'eux tous par nous soit massacré.

Nos ennemis ont franchi nos frontières,
Sur leur passage, ils veulent tout briser,
Pour nous, Gaulois, il n'est pas de barrières,
Frères, partons nous immortaliser.

Que d'un bras valeureux nous soulevions nos haches,
Les Bardes chanteront l'hymne mystérieux.
Qu'il ne reste bientôt plus un seul de ces lâches,
Car les Gaulois toujours seront victorieux.
Femmes, priez les dieux qu'ils donnent la victoire
Au peuple qui les sert ; mères, suivez vos fils,
Il s'agit aujourd'hui de liberté, de gloire.
Guerriers, lançons nous au cri de *vo victis*.

Le moment est venu, cette horde sauvage
Est là qui nous attend, notre sol est foulé.
Revendiquons nos droits, à l'œuvre et du courage.
Les dieux sont satisfaits, l'esclave est immolé.
Revenons glorieux, reculez la frontière,
Emparons nous demain du pays des tyrans,
Qu'il ne soit plus pour eux qu'un vaste cimetière
Où chanteront un jour nos fils devenus grands.

Nos ennemis ont franchi nos frontières,
Sur leur passage ils veulent tout briser,
Pour nous, Gaulois, il n'est pas de barrières,
Frères, partons nous immortaliser.

Emile COLOMBAÏ,
du Caveau stéphanois.

V O S A G U S

« Recherchez vains mortels, le tumulte des villes
Ce qui charme mes yeux aux vôtres est en horreur,
Ce silence imposant, ces lugubres asiles,
Voilà ce qui peut plaire au trouble de mon cœur. »
(GILBERT, *L'Amant désespéré*).

J'ai vu bien des climats, j'ai vu bien des campagnes,
J'ai vu bien des ruisseaux, j'ai vu bien des montagnes,
Dans mon pays natal,
Mais l'œil jamais n'admire, en de plus doux éloges,
D'aussi charmant soleil que dans mes chères Vosges
Et leurs bois d'Épinal.

Le montagnard vosgien cultive peu les Muses,
Mais il voit chaque jour, dans ses divines ruses,
La Nature changer
De colliers et d'atours, dans son vaste domaine,
Pour conquérir les cœurs, semblable à la sirène
Au milieu du danger.

Les hommes restent doux et les femmes charmantes,
Ils sont, nobles forçats, vertueuses amantes,
Liés à leur hameau,
A ses blanches maisons, à sa féconde terre ;
Toujours gais, jamais vieux, dansant sur le parterre,
A l'ombre d'un ormeau.

Sur les monts arrondis, les moissons jaunissantes,
Drapent des épis d'or, aux tiges ondoyantes,
Dans la plaine d'Azar.

Les vallons enchanteurs, muets dès la naissance,
Ont vu bien des serments qu'a déchirés l'absence
De l'amant au front pur.

De limpides ruisseaux courent dans les prairies :
Le cristal transparent de leurs ondes chéries
Nourrit des poissons d'or,
Nageant sur le gravier, au sein de leur empire,
Sans souci du pêcheur qui, dans la nuit, conspire
Contre eux, avec la Mort.

Les rameaux verdoyants des forêts séculaires
Cachent, sans y songer, bien des lieux solitaires,
Où le cerf amoureux,
Par la fièvre agité, vient boire à l'humblé source,
Ranimer son ardeur pour reprendre sa course,
Dans des chemins affreux.

Les prés y sont fleuris du printemps à l'automne,
Et les chanteurs ailés s'y font une couronne
De superbes lauriers,
Cachés dans le feuillage ou bien sous une rose,
Leurs chants harmonieux empruntent quelque chose
A nos sommets guerriers.

Lorsqu'au mois de mai, le voyageur arrive,
Dans nos champs fortunés, la mer blanche et sans rive
Des cerisiers en fleurs

Nous apparaît brillante et jamais orageuse :
Quand il la quittera, sa marche paresseuse
Nous trahira ses pleurs

Quelques rochers moussus, clair somés dans l'espace,
Dressent, majestueux, leur cime et leur carcasse,
Dans les airs, à cent pieds,
Dominent tous les champs, les monts aussi les plaines,
Et penchent leur vieux front, comme ceux des Hébénes,
Sur des miroirs altiers.

O pays bien-aimé, ô frais et verts bocages,
Attendez-moi sous peu. Coquets, rians villages,
Je reviendrai vous voir,

Dire un dernier adieu au toit qui m'a vu naître,
Sur une tombe aimée et les restes d'un maître,
M'agenouiller le soir.

Mars 1884.

MAIRIN,

Portraits Graphologiques

B. T. C. — Nature très bonne, loyale et généreuse. Un peu d'étourderie. De la vivacité. Trop de confiance. Une grande propension à parler beaucoup. Ardeur continuelle à rendre service. Sera capable de dévouement, Piété et délicatesse. Cœur aimant passionnément ce qu'il aime. De l'ordre. Élévation d'âme. Amour des belles manières. Sensibilité. De rapport très agréable. Rondour en affaires, Esprit net, vif, lucide. Sentiments purs, droits, honnêtes et loyaux. Un peu d'intolérance pour les gens qui font mal et les intérieurs mal tenus. Personne qui est maîtresse chez elle, libre de ses actes, libre dans ses volontés et que personne ne contraint. De l'économie sage; mais très honorable avec ses amis; sait dépenser largement quand il faut et faire l'aumône. Plus de dédain que de rancune envers ses ennemis.

Les autres portraits à dimanche.

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo

(Suite) — N° 46

— Merci, lui dit elle tout-à-coup gracieuse, comme ma vieil e Cora que j'ai vue, je m'emballe parfois sans raison. Vous pouvez médire de tout le monde; mais les grands hommes sont si rares que, pour la noble cause de la supériorité transcendente, ils doivent se soutenir.

— Votre mari n'a rien à faire là !

— Vous l'ignorez, je le sais; vous allez me croire, je pense. André est un poète de génie, Victor Hugo se déclare son protecteur officiel. Quand même votre patrie n'est pas la nôtre, la gloire de notre compatriote ne peut vous être restée étrangère !

Tout de suite, Mikita eut un signe de tête involontaire trahissant son adhésion. Souvent, même avec son élève, ils avaient traduit en prose russe des pas-sages des immortelles *Orientales*. Il crut inutile de discuter la valeur d'André, car la protection qu'on lui assurait empêchait les contestations. Seulement, il vit qu'il devait changer de tactique.

— Au revoir, monsieur, fit son interlocutrice en se dirigeant sur la porte.

— Ainsi, madame, vous me congédiez ?

Elle rougit et lui répondit par cette réflexion toute enfantine :

— Puisque nous n'avons plus rien à nous dire !

— Attendez au moins votre lettre, votre ruban et vos cheveux,

— Quel ruban, quels cheveux ?

— Vous n'ignorez pas me les avoir envoyés.

— Je vous ai envoyé, moi, des cheveux, des miens !

Comme pour se grandir, le braver en face, dans un de ses élans légers de gazelle, elle sauta à genoux sur un très haut fauteuil, et dans sa colère mal contenue martelait en foudroyant son adversaire du regard, le dossier du meuble avec la fine lame du poignard. Lui, se rapprocha : ses lèvres étaient juste à la portée du front tentateur, ils ne s'en aperçurent ni l'un, ni l'autre. Sowareff lui présenta une lettre, sans la regarder elle la reconnut, la saisit et la fit disparaître d'un geste rapide. Il lui tendit alors un petit paquet, elle l'ouvrit, sûre de n'y rien trouver suivant ce dire menteur. Quel fut son émoi à la vue d'un de ses rubans verts, ses deux bras retombèrent dans un signe terrifié, honteux.

— Convenez-en, madame, j'ai reçu votre gracieux envoi.

— Vous le savez parfaitement, je ne vous ai rien envoyé de semblable. Je jetais mes rubans à tort et à travers chez moi; vous m'adoriez alors, et en souvenir, vous en aurez saisi un sur un meuble.

Il eut un de ces sourires qui précèdent les arguments sans réplique.

— Et les cheveux ?

— Vous persistez à mentir à votre propre conscience ? D'ailleurs où sont-ils ?

— Sous le ruban.

— Vous y avez caché d'autres cheveux blonds !

— J'eusse parcouru le monde, fit Sowareff avec emphase, sans pouvoir trouver les pareils !

Eliane haussa dédaigneusement les épaules, déroula le ruban, puis, stupéfaite, un cheveu de la longueur, du blond si rare, exact des siens; mais son doigt sentit, sous les autres cheveux encore enroulés un objet mince et dur.

— Et, dans mon gracieux envoi, quel est donc le cadeau que vous ne mentionnez pas ?

L'étranger chercha à rassembler ses souvenirs. Par respect d'Ivan, il n'avait plus ouvert le papier depuis la mémorable scène. Le fils soumis feuilletait les replis de sa prodigieuse mémoire sans pouvoir s'éclaircir. Elle vit des regards perplexes, déroula les cheveux.

— Une bague ! s'écria-t-elle. Ah ! voilà de mieux en mieux ! c'est le complément !

Le Russe prit l'anneau, l'examina, devint d'une pâleur extrême, resta pétrifié... pencha la tête et soudain Eliane vit des larmes rouler sur ses joues. Cette douleur grave, rigide, excluait l'affectation et chassait toute expression mauvaise de l'austère visage. L'enfant se sentit prise de compassion, et sans s'abaisser à une condescendance qui, dans ce délicat tête-à-tête, eût été inconvenante, elle lui demanda d'une voix où perçait une pitié réelle :

— Qu'est-ce, Monsieur ?

Sawaroff, sans répondre, tomba sur un siège, continua à sanglotter. Cet anneau réveillait ses souvenirs déchirants : c'était l'anneau de mariage de son père tant aimé ! Le vieillard l'avait lui-même dissimulé dans les cheveux de celle qu'il ne voulait pas accepter pour belle-fille. A la mort du savant, on avait épuisé toutes les recherches sans parvenir à retrouver

l'anneau. Ivan avait fait graver dans le cercle cette devise : « Science ou amour, » après une scène poignante où Kāiwa lui reprocha son indifférence cruelle. C'était pour donner plus d'empire à sa parole envers son fils qu'il avait glissé dans le ruban ce gage, point de départ de tant de déboires amoureux, ne supposant pas que le jeune homme dut rester quatre années sans ouvrir sa précieuse relique.

Tout revint en mémoire à Mikita, la force, le charme de son amour vaincu, son désespoir, sa lutte, son terrible triomphe.

Il fit un retour en lui-même, et se trouva un nain par rapport au géant qu'il avait été. Il subissait un de ces moments de faiblesse insurmontable; cette faiblesse l'empêchait même de regretter sa force passée; il crut avoir fait fausse route, le port lui sembla inabordable; sa volonté d'acier, ébranlée dans ses assises mêmes, lui parut maladroite comme de la cire. Il resta de longues minutes dans cet état indescriptible.

Eliane attendait, saisie d'une curiosité enfantine, l'issue de cette singulière visite.

(A suivre).

AYME DELYON.

JEUX D'ESPRIT

LOGOGRIPHE

Lecteur trop complaisant prenez dans mon dernier
Vous aurez ce qu'il faut pour faire mon premier ;
Et d'un point lumineux, qui traverse l'espace,
Un instrument sacre, d'un timbre plein de grâce,
Qui fait autrefois les charmes des salons,
Et dont David savait tirer de si doux sons,
Que Saül, absorbé, pour une mélodie
Oubliait ses tourments et sa mélancolie.

Eugénie Vico.

Solution de l'Énigme du n° 65 : LA VAGUE

Ont deviné : Pierre Carreaux, J. Petiton.

TÉLÉPHONE

Tous les portraits demandés à bientôt.

M. Christophe Bagnoux. — Marguerite. — Pièces acceptées.

Mlle C. V. à Tarare. — Lettre cette semaine.

Mme Vico, MM. Martel, Négrié. — Passerez dimanche.

J'instruis, je guide, je console.

M^{ME} BLANCHE DE NERVAL

Célébrité italienne et égyptienne

Avenir certain par les cartes et les lignes de la main
Place des Terreaux, 9, au 5^{me}

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page).

AVIS AUX DAMES

Chaussures de haute nouveauté pour soirées, dans toutes les formes et tous les prix.

Bouts Gillettes, dernière nouveauté

Satin blanc, depuis 7 fr. 10. — Satin soie de toutes nuances, depuis 8 fr. 50 jusqu'aux chaussures les plus riches

A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

LIBRAIRIE LÉON VANIER

Paris, 19, Quai Saint-Michel, 19, Paris

Nouveaux ouvrages extraits du catalogue général
envoyé franco contre demande affranchie.

La Semaine Sainte au Vatican, étude musicale historique et pittoresque par Ludovic Celler, 1 volume in-18, contenant le texte de musique..... 5 fr. »

Lois des grands tremblements de Terre et leur prévision, par le capitaine Delaunay, 1 vol. in-8..... 3 fr. »

Les 28 jours d'un Réserviste, (4^e édition) par Léon Vanier, 1 vol. in-18 illustré de 54 croquis à la plume..... 2 fr. »

Costumes de Carnaval, album de 16 costumes (hommes et femmes), en couleurs par Braner, avec préface sur l'art de se costumer par Léon Vanier, 1 vol. in-8..... 3 fr. »

Nouveau traité de Cuisine pratique, par Dubux, président de la Société des cuisiniers du Paris 1 vol in 8° 5 fr. »

La Mascotte, nouveau jeu de cartes de salon par L'au 50

L'Armée Française, Superb album de 24 planches en couleur par H. de Sta, avec texte de Vanier lieutenant de l'armée territoriale..... 7 fr. 50

Envoi franco contre timbres-poste

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

